

## Le mariage intérieur

Par Michel Cazenave

**On ne peut séparer en nous le masculin du féminin, de même qu'on ne peut séparer l'intuition de la raison, la création de l'incarnation, l'impossible du possible, le jour de la nuit. Michel Cazenave nous convie ici aux noces essentielles : celles qui se déroulent en nous et ouvrent sur cette énergie fondamentale que certains appellent le divin.**

**Nouvelles Clés : Vous êtes connu par vos écrits sur les symboles et les archétypes inspirés de la pensée de Carl Gustav Jung. Dans ce contexte, pourrait-on dire que le féminin est un archétype ?**

**Michel Cazenave :** Le féminin n'est pas un archétype. Il y a un archétype de la mère, de la fille, du père, etc., mais il n'y a pas d'archétype du féminin. Le féminin comme le masculin sont tout simplement des réalités qui s'imposent. Ce ne sont pas des structures de l'imagination, sauf quand on parle du féminin de l'homme ou du masculin de la femme. Alors, à travers le féminin se manifeste la puissance créatrice et à travers le masculin la puissance créée. Dans ce cas, le masculin et le féminin sont au-delà de la psychologie parce qu'ils la fondent. On touche là à l'essence même des choses.

**N.C. : Qu'est-ce pour vous que « la féminité de l'être » ?**

**M.C. :** Je pense que la féminité en l'être humain est un reflet de la féminité dans le divin. La psychanalyse de Jung déclare : « C'est le divin qui nous fonde, et non nous qui fondons le divin. » Je ne peux donc pas penser l'un sans l'autre. Je sais bien, évidemment, que le divin et l'homme, ce n'est pas tout à fait la

même chose. Le divin est supposé être éternel alors que l'humain meurt. Je suis bien conscient de cela, mais je pense que malgré tout on ne peut pas les séparer - ou plutôt, on doit les penser en même temps comme unis et différenciés.

### **N.C. : Pourquoi faites-vous cette relation immédiate entre le divin et le féminin?**

**M.C. :** Je pars de mon expérience personnelle. Comme presque tout le monde, j'ai été élevé dans la religion catholique. Et comme presque tout le monde, j'ai connu à l'adolescence des crises de mysticisme. Un peu plus tard, lorsque j'ai essayé de comprendre ce à quoi je croyais, quelle était ma foi la plus profonde, je me suis rendu compte qu'en réalité je n'étais pas du tout chrétien. La divinité du Christ ou l'incarnation de Dieu, c'était quelque chose qui ne passait absolument pas. Ma raison s'est toujours insurgée contre. Mais ce qui m'a posé un très grand problème, c'était que je ne mettais pas une seconde en doute le fait que je croyais en la Vierge Marie.

D'où la question qui s'est tout de suite imposée à moi : qu'est-ce que cela veut dire ? Je ne crois pas dans le Christ, mais je crois dans la Vierge ? Ou bien je suis complètement fou, je suis totalement incohérent, ou il y a là-dessous une raison plus profonde. Et cette raison - je résume d'une manière vertigineuse ! -, c'était que si le divin est réellement lui-même, on ne peut absolument rien en dire, il est antécédent à toute division en sexe, en genre ou en quoi que ce soit. S'il est vraiment transcendant, on n'a aucun accès à lui. Il faut bien qu'il y ait alors un espace de médiation.

Quel est cet espace de médiation ? C'est pour moi, et par essence, un espace féminin. C'est-à-dire un espace d'épiphanie du divin (je fais bien attention à ne pas dire Dieu), sous l'apparence d'une figure féminine, maternelle. Lorsque j'ai admis cette « idée », j'ai commencé aussi à comprendre pourquoi je pouvais croire ainsi à Marie. Et ce sentiment est si fort, j'ai une telle certitude intérieure envers cette forme féminine de la divinité que je n'entre pas encore aujourd'hui dans une église sans faire brûler un cierge à la Vierge.

Ce sont des rites auquel je tiens énormément, tout en sachant parfaitement que ce sont mes rites personnels.

**N.C. : Partant de ce lien entre le plan psychologique et existentiel du féminin et le plan divin, comment avez-vous pris conscience progressivement de ces aspects en vous ? Pouvons-nous parler actuellement d'émergence du féminin?**

**M.C. :** Parler d'émergence signifierait qu'il y a quelque chose qui se crée et qui n'existait pas auparavant. Or je pense profondément que le féminin est une structure constitutive de l'homme. Et quand, ici, je parle de l'homme, je ne veux pas dire l'humanité en général, je veux bien dire l'homme selon le sexe. Nous n'en sommes pas toujours conscients, mais il est là de toute façon. Le tout est de savoir si on saura le reconnaître et, plus tard, l'assumer.

Pour répondre à votre question, je vais revenir à mon adolescence, quand j'ai commencé à me poser cette question : 'pourquoi est-ce que je crois à la Vierge? Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'y a-t-il en moi qui fait que je crois spontanément dans la puissance féminine alors que le Dieu masculin me demeure étranger ?' Au fond, pourquoi ai-je envie de croire dans une Mère divine ? D'où aussi la question qui s'en est immédiatement suivie : quel est le rapport entre ma propre mère et cette figure de la Mère divine ? Ma première expérience, et ma première grande souffrance, a été dès lors de me confronter à l'image de ma mère. J'ai dû répondre à la question que je me suis naturellement posée dans le cadre de la théorie freudienne qui était alors la seule que je connaissais : cette Mère divine, n'est-elle pas simplement une sorte de sublimation de ma propre mère ? Et le simple déni de ce qu'on appelle la Loi du père ? C'est alors que, par confrontation, par méditation et par analyse mélangées, j'ai peu à peu découvert qu'il y avait de fait en moi deux réalités distinctes que j'avais toujours vécues jusque-là dans l'inconscience, et que j'avais donc toujours ressenties comme une seule réalité indifférenciée : l'image de la Mère divine, de la Grande Mère si vous voulez, et puis la réalité de cette mère de chair et de sang qui m'avait donné naissance.

Autrement dit, je ne « fabriquais » pas la « déesse » à partir de ma mère, c'était ma mère que je travestissais par la puissance de mon imagination - au sens d'une imagination créatrice de ses propres symboles.

D'une façon vécue, dans la réalité quotidienne, dans ma réalité psychique, c'est à travers des épreuves difficiles, à travers des processus de révolte suivis d'accès dépressifs, que je suis en fin de compte arrivé à séparer ces deux domaines, ces deux plans de réalité - et, accessoirement, que j' ai abandonné le freudisme pour la lecture attentive, et bientôt passionnée, de Jung. D'autant plus que cette reconnaissance et cette reconduction de la Mère divine dans le plan archétypal, dans le plan d'une expérience de type religieux, m'ont permis, enfin, de vraiment m'entendre avec ma mère de sang. C'est-à-dire que je ne l'investissais plus du pouvoir du sacré qui étaient celui de la Mère, mais que je commençais à la découvrir dans sa réalité terrestre - comme une femme «comme les autres» qui faisait comme elle pouvait pour être la meilleure possible avec moi, avec toutes ses qualités et ses défauts, dans l'humanité qui était la sienne, et dans tout l'amour qu'elle tentait de me transmettre.

Cette mise à sa place, si l'on peut dire, de la Mère divine, s'est faite toutefois, je vous l'ai dit, dans un long processus de dépression où j'ai dû découvrir que le principe numineux féminin avait deux faces, l'une de vie, l'autre de mort, et que l'on n'atteignait à la vie que par la traversée de la mort - fût-ce une mort symbolique. En fait, je n'ai même pas eu le choix. C'était « quelque chose qui m'arrivait ». Il y avait là une logique qui me dépassait, un processus dans lequel j'étais entraîné sans qu'on me demande mon avis, et il a donc fallu que je passe à travers ça, à travers cette expérience de la dépression, de la mort qui travaillait en moi, cette expérience de décomposition, de démembrement de l'âme avant qu'elle ne puisse se réunir. C'est en même temps que j'ai compris que mon père dans la vie avait porté la Loi pour moi, qu'il m'avait structuré, que ma mère y avait aussi tenu sa place - autrement dit, que j'avais bien été pris comme tout le monde dans cette triangulation oedipienne, mais qu'au-delà de cette vérité primairement existentielle de Freud, il y avait autre chose qui relevait d'un domaine différent de la réalité psychique, d'un domaine objectif qui échappait à mon histoire et à mon développement familial.

### **N.C. : Quelles ont été ensuite les conséquences de cet éveil ?**

**M.C. :** Il y a eu d'abord la prise de conscience de mon propre féminin. Quelque chose en moi répondait sur le mode de la complémentarité : moi, l'homme, j'aime ma femme. Pas ma femme au sens du mari qui aime sa femme, mais au sens de celui qui reconnaît sa femme intérieure. Évidemment, cette reconnaissance a complètement changé ma relation aux femmes et au féminin en général. Une conversion complète a eu lieu: je passais d'une attitude antérieure de don Juan à une position où je trouvais l'esprit de Tristan cher à Iseut... Vous voyez le chemin que cela représentait !

En fait, Tristan avait toujours existé chez moi, mais je ne voulais pas l'écouter . Inconsciemment, tout homme sent bien que le féminin dans son essence est quelque chose d'extraordinairement puissant, qu'il y a là une brûlure, et que si on veut s'y frotter, il faut prendre des risques. Alors on évite d'en faire l'expérience et on va de femme en femme... C'est beaucoup plus sûr et sécurisant pour un homme ! En plus, ça lui fait croire qu'il existe réellement, sans avoir à se poser de question.

### **N.C. : Comment avez-vous rencontré le visage de Tristan en vous-même et comment s'est-il exprimé dans votre vie ?**

**M.C. :** La vérité, c'est que j'ai lu la première fois l'histoire de Tristan et Iseut à sept ou huit ans. C'est mon père qui me l'avait mis entre les mains et c'est un livre que j'ai dû lire plus de quarante fois depuis. Qu'est-ce qui me « prenait » ainsi malgré moi dans ce mythe de Tristan et Iseut ? Qu'est-ce qui correspondait à ma nature profonde ?

Si on regarde bien le mythe, Tristan est le meilleur des chevaliers, le plus grand des héros. Mais du jour où il rencontre Iseut, du jour surtout où il cède à la passion et fait l'amour avec elle, il renonce à tout exploit héroïque, il ne vit plus que dans la douleur, à la limite de la folie. Socialement, il est devenu l'antihéros. Il est régulièrement mis au ban de la société, et il passe sans arrêt de l'exaltation du soleil féminin à une position dépressive, quasi mélancolique. Or, qu'est-ce qui se joue là-dedans, qu'est-ce qui se joue pour tout homme qui

en renouvelle l'expérience ? Sinon que, d'une part, au lieu de la fuir ou de la renier, il admet de la sexualité de la femme ce qu'elle a d'éruptif, de libre et d'anarchique, ce qu'elle a de profondément a-social, toute branchée qu'elle est par nature sur la manifestation du sacré ; il admet du même coup de se trouver « hors la loi » ou, pour le dire en terme d'analyse, au-delà de la Loi, hors du royaume du Père. Et sinon que, d'autre part, il admet le féminin - le féminin en lui et, conséquemment, la femme vivante devant lui - comme la médiation obligée à un espace sacré.

Or, c'est précisément ce que la plupart des traditions culturelles et religieuses ont si énergiquement repoussé, ce qu'elles ont tenté de mettre sous l'éteignoir.

Autrement dit, c'est la découverte que ce qui est, d'une façon immémoriale, ressenti comme le plus grand danger pour l'homme, c'est au contraire sa condition de salut à partir du moment où il accepte de le regarder en face, de l'assumer en conscience - à partir du moment où il a aussi compris que « cet abîme de la femme », il le porte de toute façon au centre de lui-même. En bref, au lieu de s'enfuir et de collectionner des femmes réelles pour n'être touché par aucune, il veut s'avancer dans le territoire où on n'accepte qu'une femme, dans toute sa profondeur, vous oriente au sens le plus fort de ce mot.

**N.C. : L'intégration de votre féminin, telle que vous la décrivez, a-t-elle donné un élan particulier à votre créativité, et lequel ?**

**M.C. :** Bien sûr, mais dans un sens tout à fait spécial. Dans la mesure où je dirais que c'est mon masculin qui s'exprime spontanément dans mon mouvement poétique. La volonté de conscience, la volonté de lumière, la lumière elle-même, en fin de compte, c'est ma part féminine. Pour ne parler que par images, ma partie masculine, c'est ma partie lunaire; ma partie féminine, c'est ma partie solaire. Quant à savoir pourquoi j'appartiens à ce type, demandez-le au destin qui m'a ainsi façonné ! Oui, c'est le féminin en moi qui m'a forcé à prendre conscience - j'allais dire confiance. Mais la conscience et la confiance sont allées pour moi de pair.

**N.C. : Comment expliquez-vous cela ?**

**M.C. :** Je crois qu'au stade le plus profond, au stade le plus haut en même temps, la forme du féminin est une figure d'essence lumineuse. Je sais bien que l'histoire récente des religions est là pour nous dire le contraire. Mais au plan le plus fondamental, ne faut-il pas retrouver cette idée des anciens Celtes où la chambre des femmes était la chambre du soleil, ne faut-il pas retrouver la grande figure de la Sophia, de la médiation du divin qui s'est ensuite abîmée dans la nuit existentielle ?

**N.C. : Vous parliez tout à l'heure de la difficulté pour un homme d'incarner l'antihéros et donc d'exprimer, son féminin dans notre civilisation actuelle, qui ne porte pas à ce genre d'expérience. Aussi, selon vous, quelles sont les voies que nous devrions emprunter sur le plan collectif pour faire ressurgir ces valeurs féminines ?**

**M.C. :** Lorsqu'on est à ce niveau de la culture la plus profonde, ce ne sont pas des choses que l'on peut vouloir, ce sont des choses qui doivent se produire par elles-mêmes. Quand on regarde l'histoire, on constate que lorsqu'on veut, d'une manière volontaire et consciente, instaurer quelque chose qui est de l'ordre de la religion ou de son dérivé, l'idéologie, cela se transforme souvent en son contraire : nous nous retrouvons face à des phénomènes totalitaires.

Je suis donc très réticent sur le fait de vouloir faire emprunter sur le plan collectif des voies ou des chemins quels qu'ils soient. Pourtant, je suis aussi le premier à penser qu'il faudra bien que notre culture évolue, que nous ne pouvons pas en rester là. D'autant plus que je peux même admettre qu'il fallait passer par la phase de civilisation patriarcale qui a été la nôtre dans un stade de différenciation nécessaire.

Il n'empêche que si, aujourd'hui, cette civilisation arrive en bout de course, c'est pour passer à autre chose. Pourtant, pour y passer authentiquement, il faut que se manifeste un mouvement objectif, une évolution des consciences qui a sa propre logique. Personne ne peut - ni ne doit - essayer de le programmer ou de le déclencher volontairement, à moins des pires dérives.

Alors, individuellement, la seule chose qui nous reste, c'est de mener notre conversion intérieure dans ce que j'appellerais une rectitude à nous-mêmes.

**N.C. : Seriez-vous fataliste ?**

**M.C. :** Effectivement, cela peut paraître très fataliste, mais je suis persuadé que lorsque les choses doivent se faire elles se font en effet. Si je réfléchis par exemple aux transformations actuelles dans la mentalité collective, je ne peux m'empêcher de les comparer avec ce qui s'est passé au début de notre ère, avec la prédication du Christ. Dans l'immense Empire romain, ce n'était rien, à l'époque, qu'une espèce de fou ambulante, plus ou moins hérétique, plus ou moins schismatique, qui se promenait en Palestine. Personne n'aurait jugé que cela pouvait être sérieux, que son discours allait changer la nature même de Rome, d'autant que les États-Unis d'aujourd'hui, à côté de la Rome impériale, c'est encore franchement de la gnognotte ! Donc, en quatre siècles, la vie et l'exemple du Christ ont bouleversé la face du monde.

N'importe quel Romain à qui on aurait voulu le prédire sous le règne d'Auguste ou de Tibère aurait proprement éclaté de rire ! Oui, je crois vraiment que les choses arrivent parce qu'il faut qu'elles arrivent. Au fond, nous avons pénétré dans une époque de transition, dans une période alchimique : d'un côté, c'est l'agonie de l'ancien, c'est une immense dépression collective et, de l'autre côté, c'est un bouillonnement encore indifférencié où l'on peut trouver de tout, c'est le bouillonnement de la materia prima avant que le temps et l'histoire n'aient pu la purifier.

**N.C. : Se poser la question : « Que peut-on faire pour faire évoluer les valeurs féminines ? » n'a pas lieu d'être d'après ce que vous venez de dire...**

**M.C. :** D'abord, il ne s'agit pas à mes yeux de les faire évoluer, mais de les faire reconnaître, accepter, assumer. Ensuite, ce qu'on peut faire, en effet, c'est de les assumer en soi-même et d'apporter sa pierre au processus en cours. De toute façon, vous savez, et précisément pour les valeurs féminines, il reste un tel travail à faire pour les restituer dans leur intégrité, en dehors des illusions et des projections abusives !



Je vais me servir ici du langage psychologique: mais comment faire pour que leur retour soit de l'ordre du spirituel, non pas un simple « retour du refoulé » ?

Implicite à cette question, on découvre alors, il me semble, un autre très grand problème : celui de l'impatience... Une impatience très humaine, c'est vrai, mais une impatience, aussi, qui nous vient de notre culture traditionnelle et de son messianisme affirmé. En un mot, on veut que le changement soit pour demain. Vous savez, les lendemains qui chantent, ou Jésus qui va revenir. Or le changement n'est jamais pour demain. Il suffit d'interroger l'histoire pour constater que les changements de civilisation prennent toujours deux, trois, quatre siècles. Ou alors, on agit comme les anciens révolutionnaires, on veut forcer le cours des choses avec les conséquences que l'on connaît - à savoir que pour forcer la nature, c'est la dictature, c'est la terreur qu'on finit par instaurer.

Oui, effectivement, il faut de la patience. Oui, justement, soyons donc un peu féminin ! La patience, en fin de compte, c'est une attitude spirituelle.

**N.C. : Par le biais des mythes, vous avez choisi de transmettre des idées, une sensibilité, une vision et une expression profonde de vous-même... Pourquoi avez-vous choisi le mythe ?**

**M.C. :** Parce que le mythe me parle. Je voudrais faire une remarque tout à fait nécessaire sur un point qui, personnellement, me frappe de plus en plus. En effet, par la culture qui est la nôtre, sous le poids des religions révélées telles qu'elles se sont généralement développées, nous avons intériorisé l'idée d'une vérité massive, une et indivisible. En clair, il y a dans nos religions quelque chose qui s'appelle la dogmatique. Si on ne s'y accorde pas, on est un hérétique.

Dans un esprit mythologique, au contraire, quelqu'un qui négocie la vérité d'une manière différente ajoute une variante au mythe et il ne viendrait à personne l'idée de l'excommunier: c'est son chemin singulier pour vivre cette vérité. Non, il n'y a pas de dogme mythologique. Il y a des histoires de dieux et de déesses, qui sont la manière dont le divin se donne à épeler - et le divin se manifeste d'une manière particulière à chacun. Il ne peut être, spirituellement,

que source de singularité - et c'est aussi quelque chose à penser que de comprendre que l'Un se donne à travers mille épiphanies différentes, et suscite mille singularités qui sont toutes le miroir de cet Un.

**N.C. : Vous disiez avant de commencer l'interview : « Plus on avance, moins on sait... »**

**M.C. :** Oui, plus on parcourt le chemin, plus on se dit que l'essentiel est toujours devant soi. Et je dirais que plus je cerne le féminin spirituel, plus je l'intègre dans ma conception du monde, plus j'en fais mon pivot et mon orient, plus il m'échappe de toutes parts, plus je m'aperçois qu'il est immense et s'origine à ce vide d'où se forment toutes choses. Il m'échappe d'autant plus que j'en prends plus conscience.

**N.C. : Cette quête que vous décrivez, est-elle de l'ordre du dépouillement ?**

**M.C. :** Du dépouillement, je ne sais pas. Disons plutôt : d'une nudité surabondante. Vous savez, c'est quelque chose de vraiment très curieux : on y est de plus en plus pénétré d'un sentiment de néant (d'un néant qui existe et donc certainement pas dans le sens nihiliste du terme, mais dans celui de quelque chose dont on ne peut rien dire : on l'appelle « néant » car c'est le seul mot qui reste pour pouvoir le nommer, et on découvre en même temps que ce néant est un principe générateur, un principe de fécondité. Cela relève à la fois - et je ne peux qu'user ici d'un langage contradictoire - du vide le plus complet et d'une profusion de la forme. Parce que c'est le vide qui engendre la forme et lui donne son sens. C'est dans la médiation de ce vide que prend naissance l'écriture. Cela donne le féminin, et le féminin donne toute chose.

Cela m'introduit à un spirituel qui est au-delà même du spirituel, et en même temps dans le même mouvement, dans la même logique - je n'ai jamais autant aimé les fleurs que maintenant. Mais tout le monde sait qu'une fleur, c'est aussi une poussière d'étoile !